

ÉVOLUTION DE L'ART MILITAIRE

TOME I

Alexandre Svetchine

CHAPITRE TROISIÈME

Jules César. L'apogée et la désintégration de l'armée de l'Empire romain.

Rome capitaliste. Ce n'est qu'après la révolution industrielle survenue en Angleterre au XVIII^e siècle que l'économie mondiale atteignit un niveau supérieur, comparé à celui de la Rome impériale. Du Ve au XVIII^e siècle, l'humanité regardait l'organisation de l'État romain comme aujourd'hui les Asiatiques et les Africains observent les États européens : on apprenait de la Rome antique. La concentration des capitaux atteignit à Rome un niveau extrêmement élevé : à Rome, les fortunes étaient cent fois plus importantes qu'à Athènes à l'époque de son apogée, atteignant 80 millions de roubles, alors que le salaire était dix fois inférieur à celui d'aujourd'hui (20 kopecks par jour pour un ouvrier urbain) ; une telle concentration de capitaux est encore presque inconnue en Europe moderne. Dans de nombreux domaines de l'organisation et de la technique, les Romains atteignirent des niveaux incomparablement plus élevés que ceux que l'humanité atteindra au cours du millénaire suivant. En Allemagne au XX^e siècle, lors d'un procès concernant un brevet technique, le tribunal annula le brevet délivré car l'essence de la « découverte » avait été décrite par le savant romain Pline. Sous le successeur de Jules César, les Romains entreprirent pour la première fois des relevés topographiques sous la direction d'Agrippa et exécutèrent une carte géographique en mosaïque sur le mur de l'un des temples.

La maturité de la civilisation romaine correspond pleinement à l'art militaire de la Rome antique. Alexandre le Grand brille par son ardeur juvénile, ce héros encore de l'Iliade, bien qu'écoutant les conseils d'Aristote et attentif à ses bases. Le représentant suprême de l'art militaire romain, Jules César, peut avant tout être caractérisé comme un commandant adulte, très instruit en politique, stratégie et technique. À la base de son génie se trouvent l'expérience et le savoir. L'étude de cette période de plein développement et du déclin ultérieur de l'art militaire du monde antique est le sujet du présent chapitre.

Effectif de l'armée. Le système militaire de Rome, qui était en contradiction avec la constitution républicaine depuis la deuxième guerre punique, était l'un des facteurs de l'organisation de l'empire et atteignit en lui son épanouissement maximal. L'armée a pris un caractère véritablement permanent. Après la mort de Jules César, il restait 40 légions, et sous ses successeurs, leur nombre atteignait 75 ; sous Auguste, il y en avait 18 à 25, tandis que sous Septime Sévère (193-211), leur nombre augmenta à 33. La légion proprement dite comprenait 10 cohortes de 600 hommes chacune, soit 6000 hommes. Les non-combattants et les deniers, dont le nombre équivalait à environ la moitié des combattants, n'étaient pas inclus dans la légion. Chaque cohorte constituait une unité tactique distincte — un bataillon, qui s'entraînait ensemble et pouvait manœuvrer de manière autonome. Le général pouvait organiser son armée en 3 à 4 lignes ou plus, protéger les flancs contre les attaques de la cavalerie ennemie en déployant plusieurs cohortes perpendiculairement au front général, et disposer d'une dernière ligne prête à repousser une attaque venant de l'arrière. L'ordre de bataille s'est complexifié.

Recrutement. Si autrefois seuls les citoyens romains faisaient partie de la légion romaine, il en allait désormais autrement : chaque légionnaire devenait citoyen romain.

Sous les premiers empereurs, les légions étaient composées principalement d'Italiques ; mais à partir de Vespasien (69-79), les Italiques constituaient surtout la garde prétorienne (pas plus de 12 000 hommes), tandis que les légions recevaient des renforts de la province où elles étaient stationnées. Le prétorien considérait les légionnaires comme des barbares. En réalité, les légionnaires étaient principalement des provinciaux déjà latinisés,

ayant assimilé l'esprit, les mœurs et la langue de Rome. Un moyen de maintenir davantage l'esprit romain dans les légions était de nommer comme centurions des soldats ayant commencé leur service dans la garde prétorienne. Les transferts de centurions d'une légion à l'autre limitaient le développement d'un esprit de séparatisme au sein des légions. Dans 25 légions, avec les unités auxiliaires et les effectifs hors rang, il y avait environ 300 000 hommes, ce qui, pour un empire de 60 à 65 millions d'habitants, représentait une armée correspondant à 0,5 % de la population totale. Ainsi, l'effectif de l'armée de Rome impériale atteignait environ le même pourcentage de soldats que celui que l'Europe possédait avant la dernière guerre. La garde prétorienne, organisée en cohortes prétoriennes et composée de soldats d'élite, principalement des vétérans, existait déjà pendant la période républicaine comme une petite partie de l'armée, constituant un cadre fiable entre les mains du commandant militaire.

Chaque légion était accompagnée de plusieurs cohortes auxiliaires, principalement composées de sujets romains encore non latinisés. Le commandement y était romain, la langue de commandement — le latin, mais chaque cohorte avait sa propre langue nationale pour la vie interne ; les soldats de la cohorte recevaient, par rapport à un légionnaire, un tiers du salaire. Ces cohortes représentaient une étape de transition vers les unités de cavalerie et l'infanterie légère, qui étaient exclusivement composées de barbares, considérés davantage comme des alliés que comme des sujets de Rome, et conservaient leurs chefs locaux. Une légion avec ses cohortes auxiliaires et sa cavalerie comptait généralement pas plus de 9 à 10 mille personnes, de sorte que les légionnaires formaient la majorité. Pour assurer l'hégémonie de l'esprit latin, les légionnaires constituaient toujours le noyau central, tandis que les unités auxiliaires et barbares étaient dispersées en petits groupes, sans structure autonome.

Le service militaire général était conservé sur le papier ; en pratique, l'armée se remplissait par le recrutement ; lorsque pour une campagne difficile et peu lucrative le nombre de volontaires était insuffisant, on recourait également à la conscription ; en raison de l'autorisation de se faire remplacer, ce service a perdu son caractère personnel. Les esclaves n'étaient pas admis dans l'armée. Le soldat n'avait pas le droit de se marier. Les légions se tenaient principalement hors des grandes villes, dans des camps fortifiés et des forteresses.

Les officiers n'étaient pas séparés aussi strictement en deux classes qu'à Rome républicaine. Le centurion avait la possibilité de progresser dans sa carrière ; ce sont principalement eux qui étaient nommés préfets de camp-commandants, chargés de maintenir une discipline stricte. Les tribuns et les légats avaient encore une faible expérience militaire et étaient nommés parmi les fils de familles aristocratiques.

Ordre intérieur. Lors de la transition vers l'empire, la solde des soldats a été considérablement augmentée. César l'a doublée par rapport à la République, et Auguste l'a portée à trois fois (225 deniers par an). Un prétorien vivant non pas dans le camp mais à Rome recevait par an, en plus de la ration, 750 deniers—environ 320 roubles, soit 5 à 6 fois plus qu'un manœuvre (20 kopecks par jour). De plus, les légionnaires recevaient des cadeaux lors de l'accession d'un empereur au trône et dans des cas particuliers, et à leur départ du service, ils obtenaient une prime — un lot de terre ou de l'argent — 3000 deniers. Les centurions, qui recevaient sous la République le double de la solde du soldat, recevaient sous les empereurs un salaire quintuple. Dans la légion existait une caisse d'épargne et de funérailles, avec la participation obligatoire des légionnaires.

Dans la garde, on recrutait des jeunes hommes dès l'âge de 16 ans, et dans les légions dès 20 ans. Le service durait un nombre d'années indéterminé. L'armée comptait des soldats âgés de 40 à 50 ans. Pour éviter des dépenses importantes liées à la pension des retraités, le gouvernement avait tendance à maintenir au service les vétérans ayant servi 16 à 20 ans, en les dispensant du travail quotidien et en les formant comme une sorte de peloton d'étendards. La demande de mise à la retraite des vétérans, avec le paiement des primes méritées, surgissait toujours lors des mutineries et constituait l'une de leurs causes.

Dans l'armée romaine impériale, il y avait un nombre important d'insignes — sur les épaules, sur la poitrine, boucliers honorifiques, etc., qui avaient le caractère d'ordres personnels, ainsi que des insignes pour des unités militaires entières.

Chaque soir, dans les camps, on jouait l'aurore du soir ; la correspondance de service était menée avec soin ; le langage des commandements était le précurseur de l'actuel, avec une division en équipe préliminaire et exécutive (à l'arme ; attention ; au pas ; à gauche ; à droite ; marche ; halte. Commandements pour la manipulation des armes, etc.). Dans l'armée, des inspections étaient effectuées. L'ordre qui nous est parvenu concernant l'inspection réalisée par l'empereur Adrien au troisième légion en Afrique, qui s'est terminée par des manœuvres, est rédigé dans un ton complètement moderne et présente un mélange de reconnaissance du travail et de critique, de louange et de retenue, d'autorité et de bienveillance. Cet ordre, gravé sur la roche par son excellence le légat commandant la légion, à l'édification des générations futures, résonne aujourd'hui comme un humour de l'histoire.

La discipline était strictement maintenue, bien que la participation croissante des légions à la proclamation des empereurs, liée aux renversements dynastiques, lui infligeât un dommage considérable. L'entraînement était mené intensivement, mais comme il est difficile, pendant des décennies, d'enseigner toute la journée au même soldat, et que la situation menacée des frontières ne permettait ni de relâcher les légionnaires dans la réserve ni de leur accorder de longs congés, les légionnaires ayant suivi un entraînement militaire approfondi se voyaient confier des travaux de fortification et de construction. Non seulement tous les camps, forteresses et fortins sont l'œuvre des légionnaires, mais ce sont eux qui ont également réalisé d'importants travaux routiers dans les provinces frontalières — les fameuses routes romaines y ont été tracées. Les légionnaires n'étaient pas affectés aux travaux privés, mais ils étaient mobilisés pour la construction des temples.

Technique et approvisionnement de l'armée. Les légions ont reçu de l'artillerie sous forme de 55 *carabalis* — des engins lançant de grosses flèches, transportés en bât et nécessitant chacun 11 hommes de service, et 10 onagres — une sorte de catapulte lançant de lourds projectiles et transportée sur un chariot attelé de bœufs. En raison de leur courte portée et de leur lenteur de tir, ces machines avaient une importance négligeable au combat sur le champ de bataille, mais rendaient de grands services lors des sièges et de la défense des fortifications.

L'arrière et l'approvisionnement des armées romaines étaient parfaitement organisés et permettaient à l'armée de campagne, pouvant atteindre 70 à 80 mille hommes, de manœuvrer librement. Profitant des voies fluviales et de la montée des eaux au printemps, les Romains centralisaient les stocks de nourriture dans des magasins situés dans des fortifications à la frontière, là où une grande opération était prévue. Lors des opérations contre les Germains, un tel magasin avancé était la forteresse d'Aliso, située dans les sources de la Lippe, un affluent du Rhin. L'armée était approvisionnée lors de l'invasion de l'Allemagne à partir de ce magasin, et ensuite, lorsque l'avance l'éloignait de celui-ci, elle recevait ses provisions par la flotte de transport qui descendait le Rhin vers la mer, contournait le littoral de l'actuelle Hollande et remontait les rivières germaniques — l'Ems, la Weser, et l'Elbe.

Un tel système d'approvisionnement donnait aux Romains un énorme avantage sur les barbares, qui en campagne ne pouvaient subsister qu'avec les provisions apportées de chez eux et ce qu'ils trouvaient sur place. Ainsi, lorsque Jules César entreprit la conquête de la Belgique, il s'installa avec son armée de 55-60 000 combattants, et avec le personnel non combattant — environ 100 000 personnes — sur la rive nord de la rivière Senne, où tous les peuples belges se rassemblèrent contre lui (selon César — 300 000 personnes, selon Delbrück — 30 à 40 000). Comme les calculs de César n'incluaient pas le fait de livrer bataille à un ennemi concentré, il s'établit dans un camp fortifié, en un point tactiquement avantageux. Les fossés du camp avaient 18 pieds de largeur et 9 à 10 pieds de profondeur, le rempart avait 12 pieds de hauteur et était renforcé de palissades. Par voie d'eau, l'armée de César recevait de

larges provisions ; quant aux Belges, ils commencèrent bientôt à ressentir la faim, l'attaque des fortifications romaines était au-dessus de leurs forces, et certaines tribus retournèrent dans leurs villages. Alors César passa à l'offensive décisive et conquiert une tribu après l'autre. Ainsi, l'armée romaine était en partie une armée de travailleurs. Lorsque, un millénaire et demi plus tard, l'Europe réorganisa de nouveau des armées permanentes (XVIIe siècle, seconde moitié), l'idée d'une armée de travail trouva un défenseur en Leibniz.

La conquête d'un peuple très guerrier se déroula presque sans combat, grâce à la supériorité de l'organisation romaine. Seule la tribu des Nerviens, soutenue par deux autres, lança une attaque en embuscade contre l'armée romaine au moment où celle-ci installait son camp ; cette attaque fut repoussée grâce à l'énorme supériorité numérique des légionnaires et à leur discipline (l'infanterie légère et les non-organisés prirent la fuite). Les Romains, grâce à leur organisation, pouvaient concentrer sur les champs de bataille de plus grandes masses que les barbares et, en utilisant leurs camps fortifiés, pouvaient éviter le combat lorsque celui-ci ne leur était pas souhaitable. La tentative du chef gaulois Vercingétorix de se réfugier dans le point fortifié d'Alésia mena immédiatement à ce que Jules César le bloquât, encerclant la position d'une ligne continue de fortifications et, pour empêcher tout renfort, sécurisant également son arrière par une ligne de circumvallation. 20 000 Gaulois de Vercingétorix furent encerclés par une ligne de contrevallation de 15 verstes de long ; la ligne de circumvallation mesurait 19 verstes. À des endroits plats, propices à une percée, devant le fossé, furent placés divers obstacles artificiels — jusqu'à 8 rangées de pièges à loup, avec des pieux enfoncés dedans, inclusivement aiguisés. Tous ces travaux furent réalisés par une armée romaine de 70 000 hommes en 5 à 6 semaines, avant l'arrivée des renforts — une armée gauloise de 50 000 hommes, incapable de percer la ligne de circumvallation, et qui, lors de l'attaque, fut contre-attaquée sur le flanc par une sortie des Romains et mise en fuite.

L'art de l'ingénierie romaine était très avancé. Pendant la guerre civile en Espagne, César observa à Ilerde, sur les rives d'un affluent de l'Èbre, l'armée des partisans de Pompée. Il était nécessaire pour César de garantir la manœuvre de ses troupes sur les deux rives de l'affluent de l'Èbre, mais il ne put construire un pont près du front — l'ennemi le détruisit lors d'une sortie sur l'autre rive, où se trouvait uniquement la cavalerie de César. Alors Jules César, en creusant plusieurs canaux, réussit à abaisser l'eau dans l'affluent de l'Èbre à un niveau tel qu'un gué se révéla.

Les raisons de l'inachèvement de la conquête de l'Allemagne. Sur le plan militaire, en tant que force, les barbares germaniques semblaient apparemment supérieurs aux armées romaines. Dès l'époque de Marius, la République romaine peinait à faire face aux attaques des Cimbres et des Teutons. Jules César évitait de livrer bataille aux Gaulois à forces égales et masquait son évitement du combat par des indications exagérées sur les effectifs ennemis. Mais sur le plan stratégique, la supériorité des Romains était énorme, car l'organisation romaine permettait de concentrer des masses de 100 000 hommes contre des masses de 10 à 15 000 hommes que pouvaient amener sur le champ de bataille les tribus germaniques encore dans leur vie claniques. Dans ces conditions, la défaite des Romains dans la forêt de Teutobourg, lors du retour des positions estivales avancées vers les cantonnements d'hiver, était une exception, et l'Empire romain disposait de suffisamment de forces physiques et d'organisation pour conquérir toute l'Allemagne. Si elle s'est arrêtée à mi-chemin de la réalisation de cette tâche, ce n'était pas pour des raisons militaires, mais pour des raisons politiques. La conquête de l'Allemagne nécessitait une concentration estivale prolongée sur le Rhin et au-delà du Rhin d'une partie importante de l'armée romaine. César a conquis la Gaule avec 12 légions, qui d'ailleurs l'ont proclamé empereur romain. Tibère donna à Germanicus, pour venger la défaite dans la forêt de Teutobourg et conquérir l'Allemagne, seulement 8 légions, mais, ne lui faisant pas confiance, diminua bientôt le nombre de légions et interrompit la lutte. L'empereur lui-même ne pouvait pas diriger une guerre sur un théâtre si éloigné,

tandis qu'un commandant talentueux avec une armée considérable endurcie au combat aurait pu répéter la méthode de César.

Végèce. Les œuvres militaires et littéraires les plus importantes des Romains ne nous sont pas parvenues. L'ouvrage de Porsius Caton sur le militaire a été irrémédiablement perdu, celui du général Frontin, qui comprenait, en plus de la théorie, un recueil d'exemples historiques militaires, a été perdu ; le principal code militaire de l'empereur Auguste, complété par Trajan et Hadrien, a également disparu. Le représentant le plus éminent des perspectives romaines sur l'art militaire est Végèce, qui écrivait toutefois déjà à l'époque de la chute de l'Empire romain, au Ve siècle, et appelait à la restauration des anciennes institutions militaires afin de restaurer la domination mondiale perdue des Romains. Végèce fait d'importants emprunts auprès d'auteurs romains disparus, mais, n'étant lui-même pas militaire, mélange la tactique et l'organisation de différentes périodes de l'histoire romaine. La popularité de Végèce se mesure au fait que ses œuvres nous sont parvenues sous forme de 120 manuscrits réalisés au Moyen Âge, entre le Xe et le XVe siècle. L'écrivain bien connu et maréchal autrichien, le prince de Ligne, parlait de l'œuvre de Végèce ainsi : « Le divin, dit Végèce, possède l'idée de légion, et je trouve que la divinité a inspiré Végèce lui-même. » Végèce ne possède pas la profondeur d'analyse philosophique et psychologique qui distinguait les écrivains grecs, en particulier Xénophon. Mais il contient tout un ensemble d'idées qui invitent à la réflexion et qui sont devenues par la suite des lieux communs : faut-il construire un « pont d'or » pour l'ennemi, — sans le pousser au désespoir, lui offrir une voie de retraite ; est-il prudent de rechercher une solution dans la bataille, ce qui est lié au risque, ou n'est-il pas mieux de vaincre l'ennemi par la ruse et de petites attaques ? ; il ne faut pas envoyer au combat des recrues insuffisamment formées ; un chef qui sait correctement évaluer ses forces et celles de l'ennemi ne sera pas facilement battu ; la surprise et l'imprévu provoquent la peur et la panique chez l'adversaire ; celui qui ne prend pas soin de l'entretien de ses troupes sera vaincu sans combat. Le lecteur contemporain n'a plus besoin d'une autorité classique pour confirmer ces vérités, que nous jugeons banales, mais auxquelles de nombreuses générations de militaires se sont référées avec assiduité. Dans l'ensemble, l'œuvre de Végèce porte l'empreinte de la préférence romaine pour des recettes pratiques plutôt que pour des raisonnements abstraits.

Le représentant de l'art tactique et stratégique des Romains à l'époque de l'Empire est Jules César — un grand chef militaire et un grand historien militaire, qui a lui-même décrit ses propres campagnes. L'art militaire et le mécanisme de l'armée se sont grandement complexifiés à cette époque — et Jules César a montré une grande maîtrise pour utiliser tous les acquis de l'organisation et de la technique.

Les plus grandes difficultés, César a dû les affronter lors de la guerre civile contre Pompée.

Le début de la guerre civile. Le Sénat romain, défendant les intérêts de l'aristocratie et craignant la puissance et l'influence croissantes de Jules César, exigea de César deux légions sous le prétexte fallacieux de lutter contre les Parthes. Lorsqu'il les reçut et que le nombre de légions de César, qui administrait les provinces de la Gaule Transalpine et Cisalpine (la France et la Lombardie actuelles) ainsi que l'Illyrie, diminua de 11 à 9, le Sénat demanda le 12 décembre 50 av. J.-C. à César de dissoudre ses troupes et de remettre la gestion des provinces. César décida d'entrer en lutte.

Dans les 9 légions de César, il n'y avait au total que 31 000 soldats. Prévoyant la possibilité d'une guerre civile, César les répartit ainsi : une seule légion, la plus forte (la 13^e), se trouvait en Lombardie. Deux légions étaient en route de la Gaule vers la Lombardie. Les 6 autres légions étaient concentrées dans le sud de la Gaule et se regroupaient par moitié — sur le Rhône et contre la frontière espagnole. Les forces du parti aristocratique hostile à César, dirigé par Pompée, se répartissaient ainsi : l'Italie était presque sans armes ; elle abritait les 2 légions transférées par César, que Pompée craignait et qu'il avait envoyées dans le sud de

l'Italie, en Apulie ; cinq nouvelles légions commençaient tout juste à se former. Les forces principales de Pompée — 6 anciennes légions de combat — se trouvaient en Espagne.

Ainsi, l'objectif militaire de César, la force armée ennemie qu'il fallait écraser, se trouvait en Espagne. Mais l'objectif politique des actions de César était Rome. César a dû faire un choix entre des actions à des fins militaires ou politiques. Il s'arrêta sur la dernière. Seule la prise de Rome permettait à César de se présenter comme le défenseur des intérêts du peuple et non des intérêts étroitement égoïstes, permettait de s'emparer du pouvoir politique et de l'autorité qui y est liée. Sans Rome, la gestion de l'État était impossible pour César. En prenant Rome, César avait la possibilité de truquer les élections en sa faveur, de donner à son usurpation une apparence de légalité reconnue, tandis que les sénateurs ayant fui Rome perdaient une part importante de leur influence et n'étaient pas habilités à convoquer le sénat. La prise de Rome créait à César une base politique.

Dans la nuit du 17 décembre de l'an 50, César traversa le Rubicon avec une légion — une petite rivière à la frontière de la Gaule cisalpine — et se dirigea rapidement sur trois routes, avec sa poignée d'hommes, vers le sud, le long de la côte adriatique. La légion suivante le rejoignit seulement trois semaines plus tard. César ne rencontra qu'une résistance insignifiante. Pompée supposait que les forces de César étaient beaucoup plus importantes ; ayant une grande influence à l'Est, il voulait y transférer la lutte, craignant d'engager un combat décisif avec César sur le sol italien (« centre mortel ») ; de nombreux soldats désertèrent de son côté pour rejoindre César, des cohortes entières le quittèrent. Au lieu de défendre les centres fortifiés les plus importants, en appelant en renfort des légions d'Espagne, Pompée adopta un autre plan : la puissance navale était de son côté ; il évacua depuis Brindisi ses partisans et ses troupes vers les Balkans, privant ainsi l'Italie de l'approvisionnement en céréales provenant de ses greniers — la Sicile et l'Afrique ; la main squelettique de la famine devait ramener les Italiens à la raison et les amener à haïr César.

En deux mois, César a pris le contrôle de toute l'Italie. Pendant trois semaines, il a ensuite organisé le pouvoir d'État à Rome. La conquête de la Sicile a assuré le besoin immédiat en blé. De mars à octobre 49 avant J.-C., il a écrasé dans de durs combats six légions ennemies en Espagne. Le 28 novembre 49 avant J.-C., il a transféré le combat sur les Balkans. L'opération de César se caractérise par une évaluation politique correcte, une audace (bluff) dans le début de la lutte et une action habile sur les alliances intérieures à l'échelle contemporaine entre l'Espagne et les Balkans.

La bataille de Pharsale. Prenant de grands risques, en deux étapes, César transporta depuis Brindisi à travers la mer Adriatique, où la flotte ennemie prévalait, une armée composée de 11 légions sur les 28 qu'il avait à sa disposition. Pompée, avec son armée, s'était fortifié sur les côtes près de Dyrrhachium. Grâce à sa supériorité en mer, Pompée recevait d'abondantes provisions et avait la possibilité de déplacer le théâtre des opérations de la péninsule balkanique vers une quelconque province de l'ouest conquise par César. Il était nécessaire pour ce dernier d'attirer Pompée dans une bataille sur le terrain, et pour cela il fallait prendre des risques. César envoya 7 légions en Thessalie, pour rencontrer les renforts qui se dirigeaient vers Pompée et pour conquérir la Grèce, tandis que lui-même, avec 7 autres légions, assiégea l'armée de Pompée, composée de 9 légions. Ce siège d'une force supérieure, qui, avec l'aide de la flotte, pouvait effectuer un débarquement dans le dos des assiégeants, était justifié par la volonté de César de retenir Pompée dans les Balkans et de lui infliger un préjudice moral. Il conduisit l'armée de César à une défaite partielle lors de la contre-attaque de Pompée. Mais ce succès se révéla fatal pour Pompée : il n'était plus en mesure de maîtriser ses partisans, exigeant un strict usage du succès, et commença à poursuivre César qui se retirait vers la Thessalie, perdant ainsi les avantages liés aux opérations sur les côtes maritimes où sa flotte dominait, et à Pharsale (6 juin 48 av. J.-C.) il donna bataille à César, à laquelle ce dernier aspirait tant.

Pompée disposait d'un avantage numérique d'environ une fois et demie : 40 000 fantassins et 3 000 cavaliers contre 30 000 fantassins et 2 000 cavaliers de César, qui n'avait pas eu le temps de rapatrier les unités parties en Grèce. Mais la qualité des troupes et du commandement de César était supérieure.

Le plan de Pompée était le suivant : son flanc droit était protégé par un ruisseau profond ; c'est pourquoi il rassembla toute la cavalerie et tous les soldats légèrement armés sur le flanc gauche, auquel il décida de porter une attaque enveloppante. Pour donner le temps à ce dernier de se déployer, Pompée ordonna à son infanterie, disposée en trois lignes de cohortes, de recevoir le coup de l'ennemi sur place, sans se précipiter à l'avance, comme c'était la coutume chez les Romains.

César, afin de renforcer sa cavalerie numériquement insuffisante, fit appel au soutien de ses jeunes légionnaires les plus aptes aux mouvements rapides, qui s'étaient exercés pendant quelques jours seulement aux actions conjointes avec la cavalerie. Remarquant déjà lors du déploiement la concentration de la cavalerie de Pompée contre son aile droite, César ordonna à sa cavalerie, en cas d'attaque de l'ennemi, d'éviter le coup, de se retirer en arrière et de placer, perpendiculairement au front général, 6 des meilleures cohortes du troisième rang derrière le flanc droit de l'infanterie. Le reste du troisième rang, il le retint en arrière, en tant que réserve générale, en prévoyant que son infanterie endurcie au combat au centre, déployée en deux lignes de cohortes, tiendrait face aux trois lignes de Pompée.

La cavalerie de Pompée, poursuivant la cavalerie de César en retraite, a exposé son flanc à six cohortes placées derrière le flanc droit de César : la preuve la plus éclatante de la cohésion tactique des cohortes de César — elles se sont jetées à l'assaut de la cavalerie de Pompée, tandis que la cavalerie de César lançait simultanément une contre-attaque ; la cavalerie de Pompée a été mise en déroute, repoussée en arrière, l'aile gauche de l'infanterie de Pompée capturée, la tentative de Pompée de lutter contre cet encerclement en déplaçant une partie de sa troisième ligne est arrivée trop tard : la réserve générale de César porta le coup définitif ; l'aile gauche, puis l'ensemble du front de l'infanterie de Pompée, a cédé, tout le monde se repliant dans le camp fortifié, où inévitablement la reddition rapide à César s'ensuivit. L'affaire de l'armée de Pompée est perdue, mais son parti disposait encore sur d'autres théâtres de moyens puissants de lutte ; Pompée se défit des insignes du commandement, laissa ses soldats à leur sort et ne tenta pas d'organiser une résistance supplémentaire contre César. La poursuite énergique menée par César détruisit entièrement l'armée de Pompée.

Dans cette bataille, nous observons des formes de combat déjà plus complexes : le passage à la défense suivi d'une offensive, la coordination des armes, l'idée de réserve générale, la manœuvre fragmentée.

Cette bataille représente une étape historique mondiale, car elle a enterré l'idée de la république romaine et a servi de fondement à l'Empire romain.

Coup d'État. Les empereurs romains n'étaient pas des monarques entièrement héréditaires ; comme le fondateur de l'empire, César, était avant tout un chef militaire, ses successeurs ne pouvaient conserver le pouvoir au sein de leur dynastie que si leurs héritiers étaient capables de mener et de maîtriser les masses de soldats. Déjà après la mort de César, commença la lutte entre ses deux successeurs : par le talent militaire, Antoine, et par la filiation, Octave. Les exigences de compétence de la part des représentants du pouvoir impérial donnaient lieu à des usurpateurs qui, s'appuyant sur la force militaire, affrontaient des représentants faibles du droit héréditaire, tandis que de nouveaux usurpateurs menaçaient à leur tour ces derniers.

Cette instabilité du pouvoir impérial avait ses racines dans une profonde crise économique qui touchait l'Empire romain. L'essor économique de Rome reposait sur d'énormes conquêtes, sur les bénéfices militaires, sur le travail gratuit des esclaves apportés par les campagnes victorieuses. Rome elle-même, avec un faible niveau de productivité dans le

monde antique, dépensait plus qu'elle ne produisait. Avec l'arrêt des conquêtes, la crise devint inévitable. Cette crise économique rendait mortelles les blessures infligées à la puissance militaire romaine et entraînait une transition générale vers l'économie de subsistance.

Transition vers une économie de subsistance. Cette transition a eu un impact difficile sur l'armée. Déjà au début du III^e siècle, Septime Sévère, en raison de la disparition de l'argent en circulation, a été contraint d'augmenter la ration ; pour que le légionnaire puisse utiliser l'augmentation de la ration en nature, il a fallu autoriser les légionnaires à avoir leur famille avec eux. Ainsi, le légionnaire romain, qui vivait auparavant dans un régime monétaire en caserne—dans le camp ou dans un fortin—et envoyait les économies en argent à sa famille, recevait désormais de l'État une ration également pour sa famille et vivait avec elle en dehors de la caserne, ne se présentant que pour les heures de service. Et comme dans une économie de subsistance l'entraide est une règle, très rapidement, les légions romaines se sont vues posséder leurs propres champs et leur propre exploitation agricole, à laquelle elles consacraient maintenant le temps et l'attention qui auparavant étaient entièrement absorbés par le service.

Un soldat romain professionnel s'est progressivement transformé en semi-milicien, en colon militaire, ayant une valeur combative minime et une faible connaissance de la discipline militaire.

Dans l'État, il y avait simultanément la disparition du collecteur d'impôts, car il n'y avait pas d'argent, et du centurion-fourrier, porteur de la discipline romaine. Au III^e siècle, le centurion-fourrier s'était déjà transformé en centurion-captain, distributeur de rations.

Germanisation des troupes. Parallèlement à ce processus, qui ébranlait les fondements de l'armée permanente, un autre phénomène de dénationalisation se produisait également. La période des grandes campagnes de conquête était révolue ; l'armée menait principalement une vie monotone aux frontières éloignées, interrompue par des querelles internes lors des coups d'État. Dans ces conditions, la carrière militaire cessa de séduire les représentants des anciennes familles romaines, qui se spécialisèrent volontiers dans le service purement civil. L'historien romain de l'empereur Valérien (254-259) souligne qu'il faisait exception : il choisit la carrière militaire bien qu'il fût d'origine assez noble. La composition latine des officiers commença rapidement à passer au second plan. D'abord, chaque province donna sa coloration au corps des officiers, puis les barbares germaniques commencèrent à prendre le dessus. Le pouvoir, soucieux de préserver le caractère latin au moins dans l'administration civile, devait veiller à une stricte séparation entre le service civil et militaire. Le fils de Valérien, Gallien (259-268), interdit la combinaison du titre de sénateur avec le service militaire. Dio, Dioclétien et Constantin ont procédé à une séparation complète de l'administration civile et militaire.

Le soldat romain surpassait les barbares germaniques guerriers uniquement grâce à une discipline stricte, un entraînement régulier et la supériorité de l'organisation sur une armée stationnée.

Lorsque, au contraire, il s'adressa à un colon militaire mal discipliné, mal entraîné et insuffisamment approvisionné, la supériorité des barbares belliqueux, avec leur énergie non domestiquée de semi-sauvages, devint évidente. Dans la lutte pour le trône entre deux candidats à l'empire, celui qui disposait d'un plus grand nombre de mercenaires germaniques dans ses rangs l'emportait. Les cohortes auxiliaires devinrent rapidement le centre de l'armée romaine, commencèrent à être mieux rémunérées, tandis que les légions représentaient une partie secondaire de l'armée. En vain l'empereur Probus (276-282) tenta de masquer la dépendance de Rome envers les mercenaires germaniques en répartissant 16 000 Germains parmi les légions. Les légions imitaient désormais les Germains : elles se déployaient en colonnes, abdiquaient le javelot et l'épée au profit de la lance comme arme offensive principale.

Cet ordre n'a été enregistré que sous Dioclétien (284-305), qui divisa l'armée en 4 catégories ; la plupart des anciens légions inaptes au combat, fortement réduites en effectifs, furent transformées en troupes frontalières stationnées—les *limitanei*. La garde fut maintenue sous la forme des palatins—initialement deux légions de barbares fidèles à Dioclétien. Pour accompagner l'empereur en campagne, une catégorie spéciale fut désignée—les unités *comitatenses*. Comme les troupes frontalières, au mieux, par leur capacité de combat, pouvaient poursuivre des brigands et étaient impuissantes contre l'invasion d'un quelconque peuple, pour les soutenir, sous forme de réserve active aux frontières menacées, une nouvelle catégorie de troupes fut formée, sur le modèle des *comitatenses*, acquérant ainsi le nom original de pseudo-*comitatenses*.

Plus il y avait de barbares dans l'unité, plus elle était considérée comme combattante. Bientôt, le mot barbare devint synonyme de soldat. Officiellement, l'établissement du fisc militaire commença à être appelé le fisc barbare.

Le pouvoir impérial, s'appuyant sur ces troupes étrangères non civilisées, liées à lui seulement par le salaire et la ration, se sentait faible. Constantin le Grand, lors de sa campagne contre Rome, ordonna de porter des croix devant les colonnes de son armée non pas parce que cela était important pour les païens — Celtes et Germains, qui composaient son armée — mais pour compliquer la situation de son adversaire Maxence en suscitant contre lui un puissant parti chrétien à Rome. Ayant réussi, Constantin, ne croyant plus en la force exclusive de son arme, entra en accord avec une alliance forte d'évêques de l'Église chrétienne ; l'empereur romain n'aurait jamais consenti à céder une partie de ses droits suprêmes à l'Église si la pourriture du fondement de sa puissance militaire n'avait pas été ressentie. La vieille culture mourait.

Au cours des IIIe, IVe et Ve siècles, les régions frontalières—la Bretagne, les régions du Rhin et du Danube—ont été perdues pour la culture romaine en raison de la colonisation par les Germains, qui étaient tantôt des mercenaires des empereurs romains, tantôt se révoltaient contre eux. Ce phénomène, appelé la grande migration des peuples, représente en réalité l'entrée dans le service romain de tribus germaniques entières. Les tribus germaniques n'arrivaient pas dans l'Empire romain en tant que paysans avec leurs femmes, leurs enfants et leurs biens, mais comme des mercenaires qui, au sein de leur organisation tribale, venaient tenter leur chance militaire au service de Rome. Dans le contexte de décomposition provoqué par la catastrophe monétaire, Rome était déjà incapable d'organiser et, au lieu de recruter individuellement des Germains dans des unités auxiliaires, engageait un condottière germanique, principalement un chef de tribu, qui s'engageait à fournir un certain nombre de guerriers et recevait en retour des concessions sur des régions et provinces (céder une partie de chaque maison pour le cantonnement, des parcelles de terres—une partie de chaque propriété privée, etc.). Dans le dernier quart du IVe siècle, ce phénomène commença à se développer. Le mercenaire germanique disposait déjà depuis deux siècles d'une force physique, mais pour s'emparer du pouvoir il lui manquait l'organisation et la structure sociale. Maintenant, celle-ci était en place. De petites tribus, ne dépassant pas 70 000 personnes, femmes et enfants compris, et pouvant aligner au maximum une dizaine de milliers de combattants, étaient capables de mettre fin à la fiction que représentait l'administration civile romaine, qui ne reposait pas sur une force militaire nationale; les chefs germaniques prirent le pouvoir en Gaule, en Italie, en Espagne et en Afrique—d'abord en tant que gouverneurs des empereurs; la proclamation de l'indépendance des royaumes des Wisigoths et Ostrogoths, des Burgondes, des Francs et des Vandales fut un changement mineur et peu significatif de forme. L'Empire romain mourut; le soldat romain ne fut pas vaincu par le Germain—il se laissa remplacer par lui.